

HARMONIE

AUDE RÉCO

PREMIÈRES PAGES

Jocelin reste immobile, sous la nuit étoilée. Il ignore depuis quand il se trouve là et ce qu'il attend. Il a juste terriblement sommeil.

Hormis les constellations qui crépitent discrètement sous la voûte céleste, il ne voit rien ; peut-être une grosse masse indistincte devant lui, s'il se concentre. Il y en a d'autres, tout autour, qui se dessinent à mesure que les yeux du petit garçon s'habituent à la pénombre. Des bâtiments circulaires, retranchés chacun derrière une enceinte, circulaire, elle aussi. Des édifices abrupts et irréguliers, surmontés d'un toit. Des habitations.

Images et sons se synchronisent lentement. Le flou et le bourdonnement se précisent.

La maison de pierres qui se dresse devant Jocelin, exposée aux vents terribles de la lande, lui est étrangère. Il la reconnaît, pourtant. Elle porte une empreinte. Dégage une aura familière. Jocelin a l'habitude d'arpenter les sentiers d'ici, de se perdre le long de la côte et d'errer dans le vieux château, ruine sur sa falaise. Il en a parfois les pieds meurtris, à déambuler dans le village.

Dans la maison qui l'intéresse, une lueur vacillante émerge de la porte étroite, entrouverte, et laisse deviner une silhouette qui s'agite. Il sent la cire chaude qui coule, l'entend qui se répand sur le bougeoir. La chaleur qu'elle dégage lui est presque palpable, mais il sait qu'elle ne réchauffe pas l'atmosphère glaciale à l'intérieur. Le climat tendu amplifie l'odeur, âcre, de la peur. Jocelin peut presque percevoir le goût des larmes dans sa propre gorge.

Pétri d'angoisse, il ne bouge toujours pas.

Dans son dos, loin, en contrebas, les vagues s'écrasent sur les rochers. L'air iodé pique les narines du garçon. Le froid mord ses joues et engourdit le bout de ses doigts. Le gel immobilise ses cils. En poussant un long murmure plaintif, les bourrasques glissent dans les rues et charrient l'odeur du sang, intense et écœurante. Le sel des larmes s'y mêle. Floc. Floc.

Les pleurs d'un nourrisson fendent le silence fragile. Le bébé subsistera, Jocelin le sait. Toute vie a, en revanche, abandonné la mère. Il le comprend à son âme fraîche qui frémit. Sa jolie voix murmure, mais sa colère trouve écho en Jocelin. Terrible et dominante, elle dénonce l'impuissance qui la bannit de la terre des vivants. Sa rage enfle et explose contre les pierres. Les murs tremblent. L'âme hurle, glapit, avant de s'éteindre.

Ici, Jocelin identifie des choses qu'il ne connaît pas. Il conçoit le monde avec plus de force, de caractère. Les parfums sont entêtants, et les bruits les plus doux détonent à son

oreille. Ses sens captent des émotions qu'il a l'impression de partager. Elles lui tordent l'estomac et lui nouent la gorge.

Jocelin hésite à avancer.

Malgré leur présence accrue, les sons et les parfums lui parviennent avec une extrême justesse, comme affinés. Débarrassés de leurs parasites pour les premiers, exacerbés pour les seconds, ils prennent un sens plus entier et plus libre. Tout paraît plus clair, ici. Plus net, marqué.

Lorsqu'il lève le nez vers le ciel piqueté de lumières minuscules, Jocelin en saisit l'organisation et en savoure toute la beauté. Il entend les cliquetis de l'univers, la respiration des dieux en dormance dans les tertres, le repos des guerriers dans les rivières. La machinerie terrestre, céleste et divine, gigantesque, lui apparaît plus vaste et plus complexe encore.

Jocelin se sent alors investi d'une mission. Minuscule dans cette immensité sur terre, au-dedans et en altitude, il vient de percer l'origine de sa présence. Sa jambe bouge, s'allonge et son pied se pose un peu plus devant l'autre. Le corps de l'enfant se met en branle, son autre jambe suit le mouvement.

Il marche. À petits pas machinaux, mais il marche, et son appréhension se dissipe enfin.

Il ne possède ni la puissance, ni la persuasion, ni la fourberie, mais nul ne l'empêchera d'entrer. Il n'est pas craint, en ce lieu. Il n'est pas haï ni adulé, mais on ne l'accueillera pas à bras ouverts, et cette distance nécessaire fissure son cœur de tristesse, mais il donne trois coups à la porte mal fermée. Légers, ils secouent cependant son esprit, se répercutent en lui, avant de s'estomper brutalement.

À l'intérieur, il remarque la cadence d'un pas lourd et nerveux. Son pouls prend le relais. Le battant s'ouvre sur un homme blond, jeune, aux yeux vides et à la posture hésitante. Dans ses bras s'endort un bébé enveloppé d'un linge sale.

L'homme et Jocelin se regardent longuement. Aucun ne dit mot, aucun n'ose le moindre geste, puis il est temps.

L'inconnu s'écarte, et Jocelin franchit le seuil, puis la première pièce. Les détails de celle-ci lui échappent totalement. Une odeur épouvantable flotte dans la maison. Elle gagne en consistance, comme une poix épaisse que seul Jocelin pourrait distinguer, à mesure qu'il avance vers la pièce du fond. Les trois Fomoires la charrient avec eux. Ils empestent la viande avariée. La peau de leur unique bras et jambe présente une marbrure peu attrayante. Ils se tiennent là, leur tête de chien penchée au-dessus de la défunte, laquelle repose sur les draps souillés d'un lit poussé sur la gauche. Un chiffon trempe dans une bassine ébréchée ; l'eau, trouble, dégage aussi une puanteur insoutenable. L'une des créatures, la plus tassée, tourne sa vilaine figure vers Jocelin, qui ne tressaille pas devant son œil mal enfoncé dans l'orbite. Un filet de bave coule de ses babines dans les poils ras de son menton et s'étire vers le sol.

— Débarrasse-moi de ces monstruosité, articule l'homme. J'aimerais enterrer ma femme en paix.

Sa voix douce ne donne pas le change. S'il tend l'oreille, Jocelin la découvre qui chevrote.

Les traits tirés, le visage blême, l'inconnu a passé de longues nuits au chevet de son épouse. Son regard parle pour lui. Ses yeux, attentifs, révèlent son passé, mais, surtout, un

avenir hors du commun. Jocelin n'entrevoit pas le jour où il quittera le monde terrestre pour rejoindre ses proches disparus.

— S'il te plaît, renvoie ces créatures chez elles, chez les démons.

L'enfant se fige.

— Parce que vous les voyez... aussi ? demande-t-il dans un dialecte qui lui échappe.

Il n'attend pas de réponse, de toute façon happé par une dernière présence sur sa droite, au fond de la pièce. La seconde pièce qui pue comme un caveau à ciel ouvert. Cela vient de bouger d'un coup sec en entraînant un raclement sur le mur.

Jocelin pivote lentement.

Sa peur revient au galop. Tord ses tripes. Ramollit ses jambes. Son cœur se remet à bondir. Boum. Boum. Les cognements gonflent, éclatent, martèlent jusqu'à son crâne.

Il quitte les Fomoières des yeux. Un instant. Son souffle se suspend. Jocelin déglutit.

Un tableau d'une laideur repoussante pend sur son crochet. Mal suspendu, il a l'air boiteux et encore plus répugnant, comme une erreur dont seuls la Création et ses rouages ont le secret.

CHAPITRE 1

LA RENCONTRE

Saibh Hannáin, Irlande, 1556

Une chape de noirceur couvrait le village de Saibh Hannáin, ses vieilles maisons et ses terres sèches, presque stériles en ce printemps. Le seul château des parages surplombait ce petit territoire de sa hauteur, sur le promontoire aux flancs érodés. Il domptait la mer depuis les abords escarpés de sa falaise. Par temps de brouillard, les remparts et les tourelles semblaient flotter, comme émergés d'une dimension surnaturelle. Mais, lorsqu'une lumière douce et claire auréolait le domaine, alors, tout y était plus beau, les tabliers des domestiques plus blancs et les fleurs plus chatoyantes. Une chaleur bienvenue se glissait par les hautes et étroites fenêtres, entre les pierres froides, et un halo doré s'avancait dans le château.

Oublie ça ! se morigéna Cian Ó Longargain.

Machinalement, il resserra sa cote de laine pour se réchauffer. Sa chemise ne le protégeait que peu du froid mordant. Celui-ci s'était levé d'un coup, tel un souffle recraché du fin fond de la glace. La tunique de lin du jeune homme collait à même sa peau, moite d'une transpiration qui exhalait une peur terrible.

Cian se fit violence pour ne pas se retourner sur le chemin déjà parcouru. Les gravats crissaient sous ses brodequins à un rythme effréné depuis... Depuis trop longtemps, estima-t-il, ralentissant tout de même l'allure. Il avait un pincement au cœur inattendu, lui qui se croyait au-dessus de l'attachement matériel, bien qu'il sût que des vies humaines fussent en jeu. Qu'advierait-il des occupants du château ? De Brigit, la dame de chambre aux cheveux flamboyants et au regard de braise ? Cian n'éprouvait rien pour ces gens. S'ils mouraient, alors, c'était que la Providence en avait décidé ainsi, et nul ne peut lutter contre ses choix. Il se moquait donc de leur sort, et, pourtant, il souffrait de les avoir abandonnés.

Il avait mauvaise conscience, lui reprocherait son père, rouge d'une colère intimidante, mais en rien mauvaise. Sa conscience, oui. Si tous deux avaient écouté la leur, le roi n'aurait pas fait confisquer son domaine à Alesdair Ó Longargain. Le fils ne fuirait pas présentement tout ce qu'il avait jamais connu entre les murs du château et les cuisses de Brigit. Il ne serait pas en train de perdre tout ce qu'il possédait, biens matériels et souvenirs, à mesure qu'il s'éloignait sur ce chemin glacial.

Il n'y avait eu ni siège ni combat, juste une opposition déloyale : des larbins face à la Couronne, car les bonnes gens du château n'avaient pas pris les armes. Cian avait mis son père en garde contre ses tentatives de coup d'État contre la chrétienté et la colonisation de l'île par l'Angleterre. Ce vieux bougre d'imbécile se voyait victorieux, porté par un triomphe retentissant à travers l'Europe. Ah, sa maudite loyauté envers sa patrie !

Prestement, sa lanterne à la main, Cian dépassa le cimetière, lopin de terre qu'un silence constant enveloppait. Il n'avait guère qu'une envie : mettre le plus de distance possible entre lui et le château, tourner le dos à ce qu'il venait d'endurer ; la honte sur plusieurs générations, si, toutefois, il les faisait perdurer. Qui voudrait d'un lâche ? Quelle digne femme accepterait le vaurien qu'il était devenu en un battement de cils ?

Il renfonça la tête entre ses épaules pour se protéger du vent, quand une pluie battante se mit à tomber. Il maudit le Ciel de s'acharner ainsi, mais continua à avancer. Il se refusait à

trouver quelque abri si près de Saibh Hannáin. Il venait de tout perdre, et il perdrait aussi son chemin, qui disparaissait sous l'herbe généreuse de ce printemps tragique, s'il ne prenait pas garde à le suivre à la trace. Sa chère Irlande deviendrait un tombeau prématuré. Sa chère Irlande que les Anglais dévastaient et mettaient au supplice. La colonisation par la paix ? Balivernes ! L'opposition s'organisait, le roi d'Angleterre répliquait à armes inégales.

Cian refoula son orgueil. Sali par l'injustice, il descendit vers la plage, là où les vagues y mouraient les unes après les autres, avant de renaître au large. Pourquoi la vie ne se résumait-elle pas à tant de facilité : un commencement, une fin paisible, et tout reprenait autrement ?

*

Brigit fuyait par la plage, balayée par le vent et les averses. Ses longs cheveux roux abandonnaient des traînées glacées dans son dos. Trempé, son sayon imbibait aussi sa robe et donnait froid à la domestique. Son visage blêmi par la fatigue lui conférait une mine spectrale. Elle courait pour sauver sa vie, les poings raidis sur les larges pans de sa robe évasée. Son corsage trop serré l'empêchait de respirer ; si elle ne s'arrêtait pas une minute... Les récentes images imprimées à jamais dans sa mémoire s'imposèrent douloureusement. Non, elle ne s'autoriserait aucune halte.

Derrière elle, dans le château des Ó Longargain, le chaos régnait maintenant. Juste avant son départ, les Fomoires prêtaient assistance aux soldats de la Couronne, suppôts, malgré eux, d'une cause qui leur échappait. Bres – le misérable, le fourbe ! – tentait de régner sur l'Irlande avec ses monstres à tête de chien. Et le roi, intimement convaincu qu'il fallait annexer le territoire pour asseoir sa puissance, marchait dans ses combines. Tant pis pour lui, la terre des Hommes ne serait pas épargnée, ni ce soir ni un autre. Un jour, divinités et Fomoires devraient régler leurs comptes définitivement. En attendant, le Dagda, blessé, requérait la présence de sa fille à ses côtés.

À chaque enjambée laborieuse qui le rapprochait de lui, Brigit se jurait de le convaincre à poursuivre la lutte. La magie druidique tenait l'ennemi en respect. Même si le château des Ó Longargain tombait, la guerre se poursuivrait. La magie dormait sur les terres d'Irlande. Des tertres s'éveilleraient des divinités furieuses, et les Hommes éprouvaient assez d'amertume et de fureur pour nourrir les combats d'un feu destructeur.

Omniscient, le Dagda intercepta les pensées de Brigit, chargées d'un violent espoir. Il s'y opposa, en conséquence de quoi la terre eut un soubresaut. Brigit s'interdit d'y songer jusqu'à la cachette du dieu-druide. Il était impératif que les alliances nouées se raffermissent, que d'autres naquissent. Elle n'abandonnerait pas. Ni son père, ni l'Irlande, ni Cian.

La plage, qu'elle parcourait maintenant, parut durer toujours. La mer se réveillait tel un flot immense de larmes. Le Dagda souffrait, et Brigit avec lui. Le monde connu prendrait peut-être un nouveau visage, après ce que l'on appelait déjà, dans les rangs divins, la « bataille des Ó Longargain ». Mais, des Ó Longargain, Brigit n'en avait remarqué qu'un : le père, encadré de soldats dans sa propre demeure. La déesse avait rarement vu si pitoyable et déshonorant. Les humains restaient faibles face aux Fomoires, cela, elle le comprenait, mais ils l'étaient même entre eux. Elle avait combattu les monstruosité démoniaques au péril de sa vie. Elle avait défendu le nom des Ó Longargain, alors qu'eux-mêmes se rangeaient tranquillement à la décision de la Couronne.

Elle imposa le silence à sa rage mal placée. Mieux valait la garder pour les affrontements. Elle se sentit revivre à cette perspective, puis un néant soudain l’engloutit. Il y avait... ce corps, devant elle. Étendu sur la plage, sa poitrine se soulevait à peine. Elle n’osa avancer. Pas tout de suite. Son instinct l’en interdisait. Son cœur, au contraire, l’y enjoignait.

Elle n’hésita pas davantage et courut autant que ses forces le lui permirent.

Cian gisait sur le sable mouillé, la main sur son torse et la respiration sifflante. Ses doigts tentaient de resserrer sa cote sur sa poitrine. Incapable de fournir le moindre effort, il n’ouvrit même pas les yeux lorsque Brigit caressa ses longs cheveux blonds. Il avait marché aussi longtemps qu’elle, depuis le château. La côte était trompeuse et n’avait pas de fin. Au mieux, un beau matin, Cian aurait fait le tour de l’île et serait revenu à son point de départ : les ruines du domaine au sein duquel il avait grandi.

Cet endroit manquerait aussi à Brigit. Elle y avait passé de nombreuses années au service des Ó Longargain, à surveiller l’évolution des tentatives du père contre le roi. Les Tuatha Dé-Danann – hiérarchie divine à laquelle elle appartenait – avaient envoyé de nombreux émissaires dans les lieux stratégiques. La mission de Brigit s’arrêtait ce soir, avec la prise du château de Saibh Hannáin par les Anglais et les Fomoires, mais il y aurait d’autres moments durant lesquels elle pourrait briller, elle, déesse des druides et des vates.

Sa condition lui permettait de supporter des douleurs et des épreuves impossibles pour les mortels. Cian le lui prouvait actuellement par sa lente agonie. Brigit ne s’appesantit pas et s’accroupit à son côté. Une larme humble franchit le barrage de ses yeux. Elle roula doucement sur sa joue, marquant chaque pore d’une peine dévorante, avant de tomber dans le sable et de s’y fondre.

Elle glissa le bras sous la nuque de Cian et ramena sa tête sur ses genoux. Épuisé, il ne protesta pas. Elle entama alors un chant inédit, qu’elle lui dédia, mélange de lamentations musicales et d’éloge de sa généalogie. Elle fredonna les nombreuses vies ayant amené à celle de Cian, et la sienne qui le fuyait désormais. Elle les honora, les bénit pour chacun de leurs actes, car l’existence des uns dépend de celles des autres, de *chacune* d’elles et de leurs décisions. Tremblante sous la pluie, elle salua les chemins empruntés, les combats menés, puis laissa en paix ces vies éteintes, une à une. Elle puisa dans le savoir des dieux pour retracer l’ascendance de Cian et lui promit de l’accompagner là où ne vont les vivants.

Une fois sa longue mélodie funèbre achevée, l’âme du jeune homme s’évapora. Le silence se fit dans l’esprit dévasté de Brigit, puis elle enterra le corps et reprit sa route.

*

Londres, 1838

Jocelin de Boisseau avait averti Mrs Clarks de son absence, mais, la connaissant, celle qui le couvait depuis son plus jeune âge remuerait ciel et terre parmi les domestiques pour retrouver leur maître. Elle craignait, depuis toujours, d’assister au spectacle horrible de son corps inanimé sur le bord de la route, à un ou deux mètres du manoir. Mais Mrs Clarks possédait une imagination débordante, et Jocelin, bien que porté sur la bouteille en ses soirs de solitude, n’oubliait jamais de rentrer ; le propriétaire du *Chaudron rouge* y veillait personnellement.

Outre ces idées foisonnantes et souvent étranges, Mrs Clarks avait bon cœur. Droite dans ses préceptes, elle ne manquait jamais une occasion d'admonester Jocelin chaque fois que nécessaire, y compris quand il dilapidait la fortune que son père avait laissée en héritage. Comme elle agissait avec bienveillance, il lui passait ses réprimandes. Si elle savait que, depuis deux ans, il ne vivait que grâce au plomb qu'il transformait en or... elle en ferait une maladie !

Ce soir-là, donc, il prévint la bonne Mrs Clarks qu'il rentrerait sûrement au petit matin, écouta ses recommandations parsemées de reproches sur la nature humaine, puis quitta le manoir.

Il prenait toujours plaisir à descendre au *Chaudron rouge* et échanger des banalités avec Maith, le propriétaire, très laid, malgré l'éternel sourire jovial qu'il affichait. Son hydromel était divin et sa compagnie fort sympathique. Jocelin fermait volontiers les yeux sur l'état de son établissement, les marques de chopes sur les tables et les visiteurs importuns qu'il fallait écraser à coups de semelle, quand ils ne se faufilaient pas par les interstices des pierres mal serties pour lui échapper.

Fidèle à son habitude, il s'installa au comptoir, derrière lequel Maith, géant de l'Irlande du Nord, frottait ses verres avec un chiffon à la propreté relative. Ils échangèrent un regard, Jocelin le salua, puis attendit qu'il le servît. Dans le dos du jeune homme, suspendus à d'épaisses poutres, de grands lustres projetaient une lumière tamisée sur l'ensemble des tables et des clients, certains tapis dans l'obscurité, loin des deux rangées de petites fenêtres. Dehors, la lueur des lampadaires, étouffée par la brume, entrait à peine par les vitres presque opaques d'une crasse grisâtre, derrière les rideaux. Des volutes d'une fumée nauséabonde s'élevaient et s'agitaient dans cette luminosité imparfaite.

Le bruit sourd d'un verre plein que l'on posa sur le comptoir avec la délicatesse d'un éléphant tira Jocelin de ses pensées. Maith le couvait du regard, son sourire en travers du visage.

— Merci.

Jocelin avala une première gorgée, se délecta de ce nectar dont il ne se lasserait jamais, puis engagea la conversation sur la vague de meurtres qui secouait Londres.

— Un ouvrier a retrouvé le corps d'un homme sur le chantier du métro, raconta-t-il, pas trop fort pour ne pas attirer l'attention.

Le *Chaudron rouge* avait bonne réputation en dépit de la salubrité partielle, et, même s'il ne bénéficiait pas d'une exposition dans les meilleurs quartiers londoniens, il échappait aux rumeurs idiotes. Maith était le genre de type auquel on évite de chercher des histoires. Il avait la taille et la carrure d'une montagne, et ses bras étaient plus gros que les cuisses de Jocelin. Surtout, il ne se mêlait pas des affaires des autres. Sauf quand il s'agissait de bavasser sur les faits divers, son péché mignon.

— Ça fait le troisième en cinq semaines, commenta-t-il en grattant sa barbe de ses gros doigts.

Ses ongles mal coupés s'enfoncèrent dans la masse poivre et sel.

— Lui aussi, on lui a coupé les...

— L'assassin se serait acharné.

— Pauvre gars, tout son... enfin, vous savez, quoi, bredouilla Maith en lorgnant sous sa ceinture.

Il grimaça. Jocelin convint que la scène d'un appareil génital sectionné devait s'avérer des plus repoussantes. Le seul cadavre qu'il eût jamais vu était celui de son père. Mort dans son sommeil et paisible, mais cela lui avait suffi.

— Dites... vous faites attention à vous, en rentrant, d'accord ? fit le propriétaire.

— Toujours. J'aurais trop honte d'alarmer cette pauvre Mrs Clarks pour ma modeste personne.

Maith fronça ses sourcils broussailleux. Il ne semblait pas d'accord sur ce point, mais, franchement, Jocelin dormait debout et il avait la tête ailleurs. Il lui faudrait bientôt se procurer une nouvelle cargaison de plomb afin de le transformer en or, sans quoi, il dormirait sur la paille dès la semaine prochaine.

Il vida son verre pour oublier ça et en réclama aussitôt un autre, que Maith lui servit.

— Des ouï-dire circulent-ils ? questionna Maith à propos des meurtres.

Son client haussa les épaules.

— Mrs Clarks dit que ces hommes devaient avoir péché, sinon le Seigneur ne les punirait pas de cette façon.

— Le Seigneur. Auraient-ils abusé de quelque femme ou enfant ? s'interrogea le géant à voix haute. Hum. Tout de même, je ne souhaite à personne de finir ainsi.

— Et imaginez la tête de ce pauvre bougre qui a découvert le corps ! Il a de quoi en faire des cauchemars pour la prochaine décennie.

Perdu dans ses pensées, Maith ne répondit pas. Sa vilaine figure prit un air intraduisible et imperturbable. Le jeune homme n'insista pas, finit de boire, puis choisit de marcher un peu, avant de rentrer.

L'air frais et vivifiant le réveilla un peu. Se dégourdir les jambes lui fit le plus grand bien. Morose et fatigué, il s'empâtait depuis plusieurs jours. Ses cauchemars à répétition lui menaient la vie dure. Chaque nuit ou presque, il se réveillait, le cœur au bord des lèvres de toutes ces odeurs écœurantes entremêlées et de visions décadentes. Lorsqu'il parlait, une langue inconnue s'échappait de ses lèvres, obsédante. Il la comprenait sans savoir d'où elle provenait ni de quelle manière il en saisissait les nuances.

Il croyait s'habituer à ces rêves qui le poursuivaient depuis l'enfance. Grossière erreur. Ils demeuraient malsains et insidieux, plus vrais que nature, aussi. À cause de ses sens exacerbés, il sentait tout, voyait, entendait avec plus de vigueur, poussant ses impressions à l'extrême. Il visitait des lieux étrangers, comprenait des choses qui lui échappaient.

À mesure qu'il s'enfonçait dans les rues étroites, perdu dans ses pensées, rampait l'obscurité. Les réverbères ne projetaient plus qu'une faible lumière, qui dansait sur les pavés usés et rendus glissants par la pluie récente. Ils brillaient et la lumière projetait de petites étoiles hypnotiques qui dansaient dessus, sautillaient parmi les gouttes. Jocelin continua à avancer. Les habitations disparurent peu à peu. Le ruisseau qui coulait au milieu de la venelle se mit à émettre un bruissement continu particulièrement sonore. La pénombre s'épaissit. Le brouillard se densifia d'un coup. Les jambes de Jocelin ne lui appartenaient plus véritablement, à moins qu'on le poussât sans qu'il s'en rendît compte. En tout cas, il agissait contre sa volonté.

La lande. Encore. Il y revient souvent. Jamais au même endroit, mais toujours avec la mer en fond sonore, calme ou tempétueuse. Il y croise parfois des gens, parfois non. Le ciel n'y est jamais bleu, le soleil ne perce jamais la couche de nuages. Les jours et les nuits sont continuellement tristes.

Le sang fouette les narines de Jocelin, glisse à l'intérieur de lui, pénètre ses poumons. Du rouge ruisselle sur une lame, sirupeux. L'odeur se démultiplie, Jocelin vacille. Autour de lui, des sexes masculins sont entassés dans des nids. Une dizaine de nids malodorants. On donne un coup de pied dans l'un d'eux, qui roule jusqu'au jeune homme. Il en détaille le contenu malgré lui. La coupure n'est pas nette, des bouts de chair mutilée pendent çà et là. Une main sur la bouche, il observe toujours, contraint d'assister à cette répugnante manifestation meurtrière. Un filet de bile remonte dans sa gorge.

Plus loin, devant, une silhouette enveloppée d'une cape observe. Tassée, agenouillée, elle chuchote des prières.

CHAPITRE 2

LA TERRE

À proximité de Saibh Hannáin, Irlande, 1556

La terre rendit ce corps dont elle ne voulut pas, et Cian Ó Longargain eut un nouveau souffle.

La douleur, les muscles engourdis, la tête qui tournait... Cian se remémora, malgré lui, les détails de sa fin. Il ne souhaitait se souvenir d'aucun d'entre eux. Ils étaient pénibles dans son cœur et son esprit. Incompréhensibles, surtout. Il était mort. Ses yeux clos ne lui offraient alors plus que l'obscurité, la plage constituait sa dernière demeure, sa peau ne sentait plus rien. Le sable ne le démangeait pas ni ne l'empêchait de respirer, puisqu'il ne respirait plus.

Mort.

Ce mot résonna longtemps dans sa tête, comme s'il cherchait à l'en marteler afin qu'il en comprît tout à fait le sens.

— Je sais ce que c'est, marmotta-t-il en se levant.

Ses jambes protestèrent. Son dos craqua. Les premiers pas, vers la mer, furent les plus difficiles. Il souffrait du froid et de la torpeur. Il ignorait où aller. Retourner à Saibh Hannáin ? Il s'était promis de ne pas y rester. Le déshonneur planerait longtemps sur lui et sa famille. Son père avait failli à la tâche qu'il s'était fixée. Il n'avait plus de domaine, plus de soutien, nulle part à travers l'Irlande. Personne ne risquerait son nom pour les Ó Longargain, à présent. Cian ne pouvait s'en remettre qu'à lui-même.

— Qui m'a mis en terre ? demanda-t-il à voix haute.

Il s'attendit presque à voir quelqu'un surgir de derrière lui, mais personne ne l'accompagnait. À voir l'aube qui éclaircissait le ciel, il comprit avoir passé un certain temps enseveli. La température s'adoucissait avec le lever du soleil. Cian profita un moment de la caresse de ses rayons tièdes sur son visage moite. Il s'accroupit à grand-peine, rampa jusqu'à la mer, plongea les mains en coupe, puis garda cette position quelques secondes. La fraîcheur marine l'aida à trier ses pensées. Enfin, il appliqua le liquide sur sa peau et attendit qu'il coulât sur son menton et dans son cou.

Le contact de l'eau lui fit savoir qu'il avait soif. Et faim. Son départ précipité du château ne lui avait pas permis d'emporter quoi que ce soit. À dire vrai, il comptait sur une âme charitable, avant de réaliser qu'il ne s'abaisserait pas à la pitié des autres. Il était un Ó Longargain ruiné, mais un Ó Longargain tout de même.

Il reprit rapidement la route, en longeant la côte, mû par le souhait de s'éloigner toujours un peu plus de son village natal. Ses pas le mèneraient où ils le désiraient, et il s'établirait là-bas, quelque part au loin. Il ne doutait pas du mal avec lequel il y parviendrait. D'ordinaire, il se déplaçait à dos de cheval pour parcourir de longues distances. Quant à s'installer, là encore, il rencontrerait divers obstacles. Il n'avait pas un sou en poche, ne possédait aucun savoir-faire, hormis celui de la guerre, mais il avait prouvé, la nuit d'avant, qu'il préférerait se soustraire à ses responsabilités. Il ne voulait pas se battre ni qu'on se battît ou tuât pour lui. Il ne partageait pas les idéaux de son père. Oh, l'Irlande courait à sa perte en ce moment même ; la Couronne ne l'épargnait pas, et ses habitants, bourgeois et nobles inclus, courbaient

l'échine en l'attente de jours meilleurs, mais certaines causes ne valaient pas de mourir pour elles. Le bon moment viendrait. Cian aimait s'en convaincre.

Les heures qui suivirent – longues et déchirantes, tant pour le corps que le moral –, défilèrent au fil de paysages tous plus semblables les uns que les autres. Plaines et vallons se succédèrent indifféremment. En d'autres circonstances, Cian aurait trouvé la vue magnifique et se serait arrêté pour l'apprécier. Pas avec l'éloignement qui lui nouait le ventre. Il marchait parce qu'il le fallait bien, mais jamais son esprit ne quitta Saibh Hannáin. À aucun moment, il ne s'en détacha, ne fût-ce que pour rêver à un horizon nouveau.

Son voyage le mena à un hameau de verts pâturages comme il n'en avait croisé nul autre par chez lui. Les vaches paissaient tranquillement. L'herbe grasse s'étendait à perte de vue, au-delà de cinq ou six habitations, dont une cheminée fumait encore. Il n'y avait là pas de domaine, pas de terre seigneuriale, en tout cas, pas à proximité. Cian reconnut l'un de ces villages paysans dont parlaient parfois les voyageurs qui s'arrêtaient à Saibh Hannáin, et auxquels il achetait quelque babiole pour les offrir à Brigit.

Son cœur se serra à l'évocation de la femme de chambre. Sa longue chevelure rousse flamboyait sous le soleil, sa taille généreuse offrait de l'enlacer, et ses lèvres... Cian ne l'aimait pas, car elle n'était qu'une domestique, et les petites gens ne tombaient pas dans les bras de leurs maîtres pour rien. Brigit se servait sûrement du jeune homme et n'avait jamais éprouvé la moindre passion pour lui, elle aussi. La rancœur de Cian s'intensifia. Brigit murmurait pourtant des mots doux à son oreille, et la savoir qui le rejoignait en cachette donnait à Cian une certaine importance ; elle prenait des risques inconsidérés pour lui, et, s'il l'avait aimée, il l'aurait enjointe à ne plus le visiter.

À contrecœur, il balaya tout ceci d'un revers de la main. Ruminer le passé ravivait sa peine et l'empêchait de songer à l'avenir. Il devait se reprendre. Choisir un chemin et l'emprunter, quoi qu'il lui en coûtât. Résister à la prochaine vague de nostalgie devenait impératif s'il souhaitait survivre.

Son estomac le pressait d'entrer dans le village et de se résoudre à chercher à manger. Chaque nouveau pas sur le sentier creusait un peu plus son ventre, et il crut ne jamais atteindre la première ferme. Haletant, il s'octroya une très courte pause. Les paumes sur les genoux, il reprit son souffle. Doucement. Une inspiration après l'autre, en suppliant la faim de cesser de le tenailler. Il se redressa, arbora son air le plus fier dans sa cotte de laine, ses braies de soie et ses brodequins d'un cuir finement dessiné, même si l'ensemble n'était plus de première fraîcheur à cause de son séjour dans le sable. Il s'avança parmi les habitations disséminées, petites structures de deux pièces rondes accolées. Le chant des oiseaux lui donna du courage. Si eux parvenaient à subsister dans la nature hostile, pourquoi pas lui ? Ses pas s'affirmèrent. Sa constitution parut pouvoir soulever dix hommes et en écraser dix autres de son poing rageur. L'amertume accumulée décupla ses dernières forces.

Quand il franchit l'enceinte de pierre qui protégeait le bétail pour frapper à la ferme, il se sentit l'étoffe d'un homme nouveau. Un mauvais pressentiment le gagna néanmoins, une ombre qui obscurcit le tableau tranquille qui se présentait à lui. Le soleil avait disparu sitôt la limite du village franchie. Bécasses et éperviers ne produisaient plus aucun son. Au large, les goélands ne criaient plus. Cian percevait à peine les ressacs. Ce fut comme s'il venait d'entrer dans une bulle.

— Si c'est une bansidh..., prévint-on derrière la porte abîmée.

Une voix ferme, mais apeurée ; Cian le perçut aux tremblements, légers, qui roulèrent dans la gorge de l'inconnue.

— Je ne conduis pas les âmes, ma bonne dame, la rassura-t-il.

— Ma bonne dame..., ricana la femme. Passez votre chemin, oui !

La peur, jusqu'alors bien cachée derrière l'assurance feinte, se manifesta pour de bon.

— Et ne vous avisez pas de saigner une de mes vaches !

L'estomac de Cian s'emballa à l'idée d'un bon morceau de viande braisée, mais il l'ignora.

— Madame, je ne suis qu'un homme et je suis affamé. Puis-je au moins m'entretenir avec votre mari ?

Un silence suivit, plus accentué que celui qui emplissait déjà tout l'espace. Cian se demanda s'il n'avait pas affaire à une folle, mais, quand elle ouvrit enfin, son visage ne présentait rien de particulier, si ce n'était une fatigue incrustée dans ses traits vieillissés. Son regard crépitait d'une terreur qu'elle s'efforçait de dissimuler sous des airs rudes. Elle plissa les yeux pour son visiteur pendant un long moment. Ses rides prirent vie, puis elle parla enfin.

— Mon mari est mort, annonça-t-elle d'un ton abrupt. Ainsi que les sept autres hommes appartenant à ce village.

— Les Anglais ?

Tendu, Cian se retourna pour vérifier la présence d'une quelconque tenue rouge qui rôderait. Les Anglais pouvaient l'avoir devancé depuis Saibh Hannáin ; ils se déplaçaient à cheval, eux, et n'avaient pas passé un certain temps en terre, supposément morts.

— Je ne vois pas de traces de lutte, constata-t-il.

Le discours de la vieille l'avait déstabilisé. En temps normal, il l'aurait considérée comme une démente ou en train de le devenir. Ici, aujourd'hui – et précisément aujourd'hui – le sens de ce qu'elle racontait lui échappait. Tout comme la manière dont il était revenu à la vie.

Il regarda à nouveau par-dessus son épaule. Son pouls marquait la cadence contre la peau fine de son cou et de son poignet. Des intervalles irréguliers, aussi chaotiques que les propos de la vieille. Cian lui aurait volontiers demandé de commencer par le début, mais elle le prit de court.

— Avec les autres femmes, nous avons nettoyé le sang et tâché de rendre les corps présentables, mais, prises d'un soudain délire, elles ont fui ou se sont jetées des falaises sans avoir pu les mettre en terre.

— Toutes ?

Les mains de l'inconnue tremblèrent contre le bois patiné de la porte, qu'elle maintenait soigneusement fermée. Son regard quitta momentanément le présent pour se perdre dans les méandres de son récit.

— Toutes, confirma-t-elle. Sauf moi, puisque je vous parle.

Cian sentit une pointe de moquerie, qui perça malgré l'horreur inexplicable qu'on lui contait.

— Pourquoi agir ainsi ? Cela n'a aucun sens !

La vieille le fusilla du regard, puis son visage se radoucit. Elle haussa les épaules.

— Comme si je le savais ! Je n'ai entendu aucun bruit, et, au petit matin, j'ai trébuché sur les cadavres de mon mari et de mon fils. Notre voisine a hurlé à la mort en découvrant celui de son bébé, mutilé, comme les autres.

Sa voix s'éteignit en même temps que la lumière dans ses yeux. Cian ne put s'empêcher d'éprouver de l'empathie pour cette pauvre femme. Le spectacle tragique auquel il avait assisté la veille le hanterait jusqu'à la fin de ses jours, alors, il comprenait. Il se concentra cependant sur l'histoire de la fermière, qui avait au moins le mérite de le détourner de ses propres maux.

— Mutilés comment ? se renseigna-t-il. Pardonnez mon insistance, mais je ne comprends rien, Madame.

— Leur intimité tranchée. À tous ! rugit la fermière.

Ses yeux parurent, un instant, au bord du gouffre.

— J'ai prié pour leur âme parce qu'ils se vidaient déjà de leur sang. Ah, ces monstres d'Anglais !

— Je les ai vus, Madame, et ils n'agissent pas ainsi.

L'inconnue détailla Cian d'un air navré.

— D'où venez-vous, mon garçon ?

— Saibh Hannáin, le village voisin.

— Les Anglais, dites-vous ?

— Le château était en train de tomber entre leurs mains lorsque j'ai quitté le village.

— Ils ne tarderont plus à venir ici, dans ce cas. Il faut partir.

L'empressement de la vieille gagna Cian.

— Pour où ? questionna-t-il, impuissant.

Il n'eut cependant pas la force de retenir la femme quand elle rentra et lui claqua la porte au nez.

Partir. S'éloigner encore de Saibh Hannáin.

*

Londres, 1838

Les pensées de Jocelin se bousculaient avec force et cognaient son crâne au rythme de ses battements de cœur. Tout son être semblait vibrer.

Les rues de Londres se transformèrent en un piège labyrinthe d'où pouvaient surgir les Ténèbres n'importe quand. Les lampadaires éclairaient mal, les maisons s'apparentaient à de hautes formes menaçantes. Étirés à l'extrême, leurs deux étages se confondaient avec la noirceur de la nuit. Des rires de souïlards résonnaient de-ci, de-là, se répercutant dans la tête de Jocelin et se fondant dans la rumeur ambiante : pulsations désordonnées, souffle rapide, pas maladroits, portes qui claquaient, trottinements des chevaux... Cela empestait l'alcool et la nourriture, le vomi et les détritrus dans les coins reculés. Les sons, les odeurs se côtoyèrent, puis fusionnèrent jusqu'à mener à une désorientation complète.

Ce rêve... ce rêve éveillé avait tout d'une autre réalité. De cet endroit que Jocelin visitait dans ses songes depuis l'enfance. Il en présentait les caractéristiques. Hormis le lieu, ici partiellement tiré de son quotidien, il puisait sa source dans des méandres tout aussi nébuleux.

Jocelin ne devait pas se laisser happer.

Ressaisis-toi !

— J'ai vu l'assassin, annonça-t-il à Mrs Clarks quand il rentra enfin.

Son trajet lui avait échappé. Il ne savait pas comment il s'était débrouillé pour rentrer et se demanda même s'il ne cauchemardait pas encore. Impossible de se remémorer la façon dont il s'était extirpé de la pénombre épaisse ni ce à quoi il avait pensé sur le chemin du retour. Il avait l'impression de subir les revers d'une cuite mémorable. Son propre manoir lui apparaissait comme un dédale prompt à l'avalier, à l'attirer et le maintenir dans son rêve.

— Monsieur, Monsieur ! s'écria la pauvre domestique.

Ceci, il ne pensait pas pouvoir l'imaginer.

L'horloge sonna minuit dans tout le manoir et ébranla Jocelin. Le monde sembla se scinder en deux, et le crâne du jeune homme avec. La migraine, terrible, rendait chaque bruit insupportable.

— Moins fort, vous prié-je.

— Je vous avais dit, ah ! je vous avais dit, Monsieur, de faire attention.

— Mrs Clarks, veuillez donc fermer votre vilaine bouche !

Sa propre voix, revêche et forte, souleva des foyers de douleur insoupçonnés. Partout. Des zones brûlantes qui diffusaient des vagues lorsqu'il parlait.

Il essaya de suivre le fil de sa conversation avec Mrs Clarks, mais les images de son rêve s'imposèrent à nouveau.

— J'ai vu l'assassin, reprit-il en s'agrippant à la domestique.

Elle l'aida à traverser le hall, et il remercia la personne ayant eu la bonne idée de couvrir le sol d'un épais tapis. Celui-ci étouffait leurs pas, quel soulagement ! Il fut néanmoins de courte durée. Les tic tac de l'horloge envahirent l'espace en se distordant. Le temps lui-même se déformait pour durer abondamment.

— J'ai vu son œuvre, Mrs Clarks.

La malheureuse blêmit. La lueur mordorée du grand chandelier ne parvint pas à lui redonner ses couleurs.

— C'est affreux, gémit-elle. Qui est mort ?

— Beaucoup d'hommes. Il y avait...

Jocelin hésita. Il ne souhaitait pas revivre la scène. La garder pour lui revenait à l'enterrer dans un coin de sa mémoire, mais les deux verres qu'il avait bus au *Chaudron rouge* n'y suffiraient pas.

Il finissait de traverser le couloir chargé d'un mobilier obscur, toujours appuyé sur Mrs Clarks, quand le néant l'engloutit.

Il se réveilla dans sa chambre, la nuque incommodément calée sur un édredon. La pression qu'il exerçait sur son crâne menaçait de le faire exploser et d'expulser ses yeux hors de leurs orbites. Un goût pâteux persistait sur sa langue. Son corps endolori lui révélait des endroits qu'il méconnaissait jusqu'alors – et il aurait préféré que cela durât. Au vu des draps défaits, il jugea d'un sommeil agité, mais n'avait pas le souvenir d'un rêve. Qu'importait ! La journée s'annonçait belle, s'il en croyait les rais de lumière qui s'infiltraient délicatement par les rideaux mal tirés. Mrs Clarks avait encore agi à la hâte. Toujours pressée, à vouloir tout faire en même temps.

Le maître des lieux s'étira sommairement et ses vingt ans. Une décennie plus tard, environ, il estimait ne plus pouvoir boire sans finir avec une affreuse gueule de bois qui s'éternisait jusqu'à l'après-midi du lendemain. Il gémit en se levant, se massa la nuque et but une gorgée de l'eau de la cruche, toujours installée sur la table de chevet à côté d'un verre. Mrs Clarks

pensait vraiment à tout et connaissait la routine de Jocelin sur le bout des doigts. Sa fidèle nourrice d'antan, quand le discret, mais conservateur, M. de Boisseau vivait encore, persuadé de profiter de la fleur de l'âge.

Jocelin ne comprenait pas comment un père et son fils pouvaient être si différents, de corps, d'esprit et d'opinion. Il se fichait pas mal des convenances, tant qu'on lui rendait la politesse. Il se mêlait le moins possible au monde ; les réceptions et les soirées l'ennuyaient à mourir. Les conversations mondaines l'assommaient, les affaires de ces messieurs ne l'intéressaient pas outre mesure, et que dire des préoccupations de leurs épouses, filles ou sœurs ? D'une futilité extravagante.

— Ah, vous voilà levé, Monsieur ! s'exclama Mrs Clarks en entrant.

— Je ne vous ai pas entendu frapper.

— Je l'ai fait, pourtant, je vous assure.

Un sourire étira les lèvres fines de Jocelin.

— Inutile de m'en assurer, je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que c'est vrai.

Néanmoins gêné par cette intrusion, il enfila son indienne¹ de coton peint ; celle qui portait encore l'odeur d'Edgar, son majordome.

— Et pourriez-vous moins vous exclamer ? gémit-il.

— Certainement, Monsieur.

La domestique s'inclina humblement, puis approcha du lit pour tirer les couvertures. Énergique malgré sa cinquantaine bien tassée et ses articulations capricieuses, elle les envoya au pied, sur le grand coffre de bois. Jocelin retomba sur le matelas, abandonné par ses forces.

— Monsieur, il va falloir vous lever.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ?

— Tout le monde se lève, Monsieur.

— Avez-vous vu comme la journée s'annonce belle ?

Mrs Clarks jeta un coup d'œil désabusé vers la fenêtre à guillotine, dont la lumière naturelle grignotait un peu plus la chambre à chaque minute.

— Oui, vous l'avez sûrement vu, se renfrogna-t-il.

— Allons ! Un bon petit-déjeuner, et vous vous sentirez mieux. Il ne faut pas boire le ventre vide, je vous l'ai déjà dit et répété.

— C'est que vous parlez tellement, ma bonne Nelly.

Il se résolut à descendre, la servante à sa suite.

Son père disait souvent que Nelly Clarks était comme un Bon Dieu sur terre et qu'elle avait toujours raison. Pour une fois, Jocelin partageait son avis. Il eut un sourire nostalgique. Son père et lui, en plus de n'avoir presque rien en commun, se côtoyaient à peine. Le premier se consacrait à ses affaires, comme si Jocelin n'existait pas. Comme si sa mère, elle-même, n'existait pas. Le second se désintéressait totalement de cet argent, encore inconscient qu'il lui permettait de vivre si grassement.

Il haussa les épaules. Mrs Clarks lui avait sûrement adressé un regard sans comprendre. Il disposait de tout l'or qu'il voulait, maintenant. Comme quoi, inutile de se tuer à la tâche et de mettre sa famille de côté pour y parvenir.

¹ Nom attribué à la robe de chambre, en France, à partir de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle.

Une fois, Mrs Clarks lui avait demandé s'il n'avait pas honte, pendant que certains et certaines s'échinaient à la tâche – parfois des enfants tout juste en âge de réfléchir –, de se vautrer dans le luxe sans bouger le petit doigt. Il avait répliqué que, si d'autres y parvenaient sans remontrances, pourquoi pas lui ? Les autres, justement, savaient jouer avec la bourse, ou étaient magistrats, ou chefs d'entreprise. Au moins, Jocelin ne forçait pas les gamins à creuser dans les mines, les femmes à raccommoder des vêtements pour une misère et les hommes à s'étouffer dans la suie, la graisse et la sueur.

Il finit de descendre l'escalier en veillant à ne louper aucune marche. Une agréable odeur de thé flottait dans la maison. Celle du bacon, plus forte, prit le dessus dans la salle à manger. Meubles en acajou massif, tapis persan aux motifs floraux qui s'épanouissaient dans des teintes orangées, vases en céramique de Chine... Finalement, ça ne lui réussissait pas trop mal de ne pas s'être intéressé à la vente et à l'entrepreneuriat.

Il s'attabla, en appétit malgré le poing qui martelait l'intérieur de sa tête, et attendit qu'on le servît. Les plats de sa cuisinière méritaient toujours sa patience. Il les remarqua alors. Disposées à la suite, trois pièces d'or brillaient au centre de la table cirée. Jocelin avait pour principe de ne pas laisser traîner d'or dans le manoir. Il côtoyait Mrs Clarks, mais les autres étaient d'illustres inconnus à ses yeux – hormis Edgar, auquel il accordait suffisamment sa confiance pour qu'il le vît dans l'intimité. Jocelin préférait ne pas attirer l'attention sur ses capacités d'alchimiste. Il avait précisément fui la France pour cette raison et exercer sans subir de représailles. Préoccupé, il s'empressa de ramasser les souverains, estampillés d'un portrait de Saint-Georges tuant un dragon. Il les fourra dans sa poche.

Lorsqu'il l'interrogea, Mrs Clarks nia savoir ce qu'ils fabriquaient là, à la vue de toutes et de tous, et, bien entendu, elle rappela à Jocelin l'extrême prudence dont il devait faire preuve.

— Je sais, ma chère Nelly, je sais, et vous me connaissez, ça ne me ressemble pas.

Elle acquiesça gravement.

— N'avez-vous eu aucune visite pendant mon absence, hier soir ? s'assura Jocelin.

— Aucune, Monsieur, et vous n'êtes pas rentré tard comparé à d'habitude.

Minuit. Le jeune homme se souvint bien du bruit assourdissant de la grande aiguille sur le « XII » de cette satanée horloge, ainsi que du mobilier qui adoptait des airs de grands monstres, mais ce fut à peu près tout.

*

Irlande, 1556

Brigit avait longuement hésité à rejoindre son père. Elle marchait sans but depuis trois jours et trois nuits, repoussant le moment où elle gagnerait la cachette du Dagda, son père blessé.

Elle en avait appris plus à ce sujet, auprès de Cridenbel, satiriste des Tuatha Dé-Danann bien connu pour sa gourmandise. Les nouvelles ne la confortaient pas dans l'idée de rentrer.

Privé d'un bras, le Dagda avait dû se retirer au plus loin de la bataille. Selon Cridenbel, le château des Ó Longargain n'était toujours pas tombé aux mains des Anglais ; des dieux et des Fomoires, d'aucuns lâchaient prise. Brigit craignait que Bres se rendît auprès de son propre père afin de renforcer ses armées. Sa réputation en matière de fourberie le précédait, et il fallait envisager un coup bas de sa part. Il était parfaitement capable d'avoir ordonné à ses

meilleurs soldats d'attendre son signal. Alors, épuisés, les dieux se verraient submergés face à un ennemi vigoureux. Mais Brigit et son père ne pâtissaient pas seuls de la bassesse de Bres ; Cridenbel avait dû quitter le château, aveugle et désorienté, heureusement aidé par le Dagda.

Ce matin-là, le soleil, timide, ne parvenait pas à réchauffer le cœur de la déesse. Son périple parmi les Hommes ne prendrait-il donc jamais fin ? Ne ferait-elle pas le deuil de ce pauvre Cian ? Et la lutte qui traînait, traînait... Elle rêvait de renvoyer les Fomoirs loin de l'Irlande, de se confronter à Bres une bonne fois pour toutes, de lui cracher son mépris et de rentrer chez elle. Druides et sorciers avaient besoin de ses enseignements et de son attention, mais, tant que la guerre continuerait, sa place demeurait sur le champ de bataille.

Brigit guetta des nouvelles du monde divin avec impatience. L'attente l'insupportait. En plus d'être son père, le Dagda appartenait aux dieux symboliques de l'Irlande. Le perdre reviendrait à se priver de sa puissance. Les rapports de Brigit avec lui n'avaient jamais été harmonieux, leur vision du monde et de son organisation différait, mais sa mort mettrait l'Irlande entière sur la pente raide.

Elle se baignait quand un message de Cridenbel résonna dans son esprit : le Dagda se portait bien et avait reçu des soins. Une prothèse en argent remplaçait son bras coupé au combat, aussi ne requérait-il plus la présence de sa fille auprès de lui. Voilà qui mettait un terme aux hésitations de Brigit. Par ailleurs, cela évitait bien des ennuis futurs en ce qui concernait l'emplacement de la cachette du Dagda. Encore fragile, il devait à tout prix continuer de se tapir dans l'ombre. Il reviendrait au cœur des batailles au moment où les Fomoirs s'y attendraient le moins. Brigit acquiesça, un peu chiffonnée par tant de changements. La situation avait bien vite évolué, mais, en tant que dieu chtonien, le Dagda tirait bénéfice de mille et un repaires souterrains. Elle lui accordait toute sa confiance de fille, de déesse, de magicienne et de guerrière.

Elle sortit de l'eau, apaisée par les derniers retours.

Une arche.

Une arche claire, aux arabesques fines et élaborées. Des horloges, sabliers et cadrans solaires, en suspension dans l'air, occupent l'espace étroit. Les petites aiguilles tournent lourdement. Le sable s'écoule à une lenteur infinie.

La porte débouche sur le vide immense, dans les airs, au milieu de sphères bleutées ou grises, plus ou moins volumineuses ; des masses impressionnantes qui flottent au-dessus des nuages. Eux-mêmes arborent une teinte d'un gris bleu mélancolique. La lumière, ici, en haut, est surréaliste. Frappées de fines particules dorées, les nuées cotonneuses semblent les rejeter.

Jocelin se sent lui-même dans cet environnement onirique. Les couleurs sont apaisantes, les odeurs moins intenses, et la lumière ne lui brûle pas les yeux.

Devant lui, un escalier en colimaçon descend, traverse la couche nuageuse et... le mieux est encore de le suivre pour savoir où il mène, mais Jocelin a son idée : la terre ferme.

Il s'engage sur la première marche à claire-voie. Son pas, étouffé dans le silence, se veut hésitant. Un lierre généreux court sur la rampe, lisse et froide, sans fioritures. La structure ne tremble pas, alors, Jocelin descend une autre marche. Puis une autre.

Il approche de la couche nuageuse, plus dense que vue d'en haut, et y pénètre. L'oxygène ne manque pas, la lumière non plus. Il aurait pourtant cru à un espace clos, en tout cas privé des éléments nécessaires à la survie. Pas du tout. En revanche, impossible de distinguer le colimaçon, mais les jambes de Jocelin le guident ; elles le connaissent déjà.

La vue céleste qui s'offre à lui lorsqu'il quitte les nuées donne le vertige. Une sensation grisante de légèreté s'empare de lui.

En bas, quelqu'un l'attend.



Voyage spatio-temporel entre l'Irlande des dieux et le Londres victorien, réécriture de mythes, voyage dans les rêves, âmes errantes et tueur en série vous attendent, dès le 6 avril 2023, dans *Harmonie*.

368 pages • 4,99 € ebook • 16,99 € papier

Harmonie est disponible [sur la boutique en ligne](#), BoD, Amazon, Cultura, Fnac, le Furet du Nord...